

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 6 septembre 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Attaque d'une maison juive par la populace. — La persistance de la vie dans la tête d'un décapité, par P. Laurencin. — Nos primes. — La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. — La flotte française devant Fou-Tchéou. — Un conseil par semaine, par Octave Sully. — Récréations en famille. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le mouvement anti-sémitique en Russie : Attaque par la populace d'une maison juive à Konno-vino. — Le conflit franco-chinois : La flotte française devant Fou-Tchéou avant le bombardement. — Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

“ Je voudrais être mon petit fils.”

Ces mots si connus, prononcés il y a un demi-siècle par un penseur qui prévoyait les progrès de la science, me reviennent souvent à l'esprit quand j'apprends que l'on vient de faire une nouvelle découverte.

La dernière nous a été annoncée par le télégraphe. Un Français, nommé Renard, aurait trouvé la direction des ballons et serait parti la semaine dernière, de Meudon, près Paris, aurait exécuté certains mouvements désignés d'avance et fait un voyage de plusieurs heures dans une direction donnée et serait venu atterrir au point de départ.

Tout incroyable que puisse paraître ce tour de force scientifique, la nouvelle en a été confirmée plusieurs fois, et il n'y a plus à en douter.

Je veux bien croire que l'invention n'est pas parfaite encore, que les voyages en ballons ne vont pas entrer de but en blanc dans nos habitudes journalières ; que longtemps encore nous nous servirons des chemins de fer et des bateaux à vapeur, mais enfin c'est un résultat, et un résultat tellement sérieux que déjà l'Allemagne et l'Angleterre s'en sont émues et ont donné ordre à leurs aéronautes de rechercher les points principaux de la découverte française tenue secrète jusqu'à présent.

* *

Il y a longtemps que l'homme désire s'élever, se mouvoir et se soutenir dans l'air.

Avant les ballons, qui sont de date très récente (cent un ans), on a fait une foule d'entreprises pour arriver à ce résultat, et la mythologie nous rapporte l'essai du malheureux Icare et sa chute mortelle.

Ovide raconte ce dernier épisode en vers splendides.

“ Il s'affaisse, et, tombant : “ Mon père, ô mon père ! cria-t-il, je suis emporté.” Les eaux vertes de la mer lui fermèrent la bouche alors qu'il cherchait encore à parler. Mais le malheureux père — hélas ! il avait cessé d'être père — s'écrie : “ Icare ! Icare ! où es-tu ? sous quelle sphère t'emporte ton vol ? ” Il criait encore : “ Icare ! ” lorsqu'il aperçoit les plumes surnageant sur l'onde. “ La terre couvre ses os et une mer portera désormais son nom.”

Au moyen-âge, les moines, qui étaient seuls dépositaires de la science, se sont occupés de cette question, mais leurs idées théoriques, quoique justes, se trouvaient, comme cela arrive souvent, en désaccord avec la pratique.

* *

Ce n'est qu'au siècle dernier que le hasard fit découvrir à Montgolfier la solution de ce grand problème.

Un jupon, fermé à la partie supérieure, placé sur un réchaud, se gonfla et s'éleva de lui-même à la grande stupéfaction de M^{me} Montgolfier qui appela son mari en toute hâte pour le rendre témoin de ce fait extraordinaire.

M. Montgolfier, observateur excellent, rechercha la cause du phénomène, la découvrit facilement et fit construire le premier ballon.

L'expérience réussit, et la première ascension eut lieu le 5 juin 1782, puis fut répétée en présence de la cour l'année suivante.

L'enthousiasme fut incroyable, et il faut relire les relations de cette époque pour s'en faire une idée. L'imagination déborde dans ces écrits où l'on voit le bouleversement prochain de toutes les relations des peuples.

Le succès cependant se fit attendre, et après les Montgolfières vinrent les ballons, puis les essais d'aérostats *plus lourds que l'air*, etc., mais on se heurtait toujours au même obstacle : le vent.

Impossible de se diriger.

Cet impossible n'est donc plus français, et l'aérotation, née en France, vient d'y être complétée.

* *

Les résultats d'une découverte semblable sont immenses et ont été prévus depuis longtemps.

On a cité surtout celui-ci : suppression des guerres, car il est peu probable que les peuples iront s'aventurer dans une bataille aérienne, d'autant plus qu'il y aurait autant de danger pour ceux qui habiteraient le dessous que pour les balligérants eux-mêmes.

En attendant cette ère de pacification générale, après laquelle on soupire depuis Cain, qui fut le premier meurtrier, le câble nous tient tous les matins au courant des événements du conflit franco-chinois, et nous a appris dernièrement la destruction de la flotte chinoise par les français.

Neuf cuirassés anéantis, mille hommes tués, trois mille blessés, en deux heures, c'est un assez joli résultat pour le parti de la guerre.

Des veuves, des orphelins, le commerce suspendu, des marchands ruinés, c'est ce que constate avec douleur le parti de la paix.

* *

La science, qui a assuré à la France une victoire facile, tient en ce moment un grand congrès à Montréal.

Une foule de savants anglais sont nos hôtes, et parmi eux nous devons surtout remarquer un homme célèbre, sir William Thomson, l'inventeur de l'appareil dont on se sert dans la télégraphie sous-marine. Le lieutenant Greely est venu également assister aux séances de cette réunion de savants, où il a été accueilli avec enthousiasme.

Le R. P. Perry, jésuite d'un immense talent, a donné des conférences qui ont eu un grand retentissement.

Lord Rayleigh, président de l'Association, a fait un discours d'ouverture qui a fait sensation.

Après avoir passé en revue les différents travaux scientifiques exécutés pendant la dernière année et avoir établi pour ainsi dire le bilan de la science actuelle, il a surtout appuyé sur la réforme nécessaire du système d'éducation suivi maintenant.

“ Les progrès des sciences, a-t-il dit en substance, se produisent avec une telle rapidité que, si on veut avoir des connaissances générales, il faut absolument consacrer moins de temps à l'étude des langages mortes.”

Cette question a déjà été discutée bien des fois, et on en est arrivé généralement chez nous aussi à la même conclusion que lord Rayleigh.

L'école polytechnique de Montréal a été créée, en effet, pour ouvrir aux jeunes gens des carrières qui sont fermées à ceux qui ne suivent qu'un cours d'études ordinaires sans s'attacher à une spécialité.

Les avocats, les médecins et les notaires pullulent partout, et les professions étant encombrées outre mesure, nous voyons nombre de jeunes gens s'apercevoir trop tard de la faute qu'ils ont commise en étudiant le droit où la médecine, et chercher une autre carrière.

* *

L'étude du droit est surtout la plus ingrate, et celle qui, chez nous, offre un champ d'opération le plus restreint à celui qui s'y voue.

L'avocat reçu à Québec, Montréal, Trois-Rivières, etc., ne peut, en effet, exercer sa profession que dans la province de Québec, qui a son code spécial, et n'est-il pas ridicule que, pouvant plaider à Hull par exemple, il lui soit interdit de défendre une cause de l'autre côté de la rivière ?

Le médecin a plus de ressources et, s'il ne réussit pas dans un endroit, il va ailleurs, n'importe où en Canada et même aux États-Unis.

Mais, à notre époque de grands travaux et d'entreprises gigantesques, il nous faut surtout des ingénieurs, des chimistes, des métallurgistes, des géologues, etc.

Ce qu'il nous faut aussi et surtout, ce sont de bonnes fermes modèles qui forment beaucoup de bons cultivateurs, car, on aura beau construire des chemins de fer et des usines, il ne faut pas oublier que l'agriculture est la base de la fortune d'un pays, et la science s'applique tout aussi bien à la manière de cultiver la terre qu'à toute autre profession.

Ce bons savants, vous les reconnaissez à première vue quand vous les rencontrez dans les rues de Montréal ou de Québec ; ils vont tous le nez en l'air, regardant, inspectant, étudiant et paraissant tout étonnés de ce qu'ils voient.

Pour la plupart d'entre eux, tout leur semble une découverte, et si on a souvent raillé les Français à propos de leur ignorance profonde en tout ce qui concerne le Canada, je crois ne rien avancer de trop en disant que les Anglais ne sont guère plus avancés sur ce point.

Il fallait les voir à la gare demandant vingt fois de suite quel train ils devaient prendre, s'informer si on pouvait changer de char, si on les préviendrait quand ils seraient arrivés à leur point de destination, ce qu'il fallait faire de leur billet, etc.

Notre grand fleuve, notre port, nos manufactures, nos monuments, nos villes, nous mêmes, tout les a étonnés.

Ne nous en plaignons pas, ils retourneront chez eux un peu plus savants et pourront dire à leurs amis que le Canada ne produit pas qu'un illustre rameur Hanlan, et qu'on y est tout aussi civilisé qu'à Liverpool et à Glasgow.

* *

L'auteur des *Petites Fantaisies Littéraires*, M. George Lemay, nous envoie son livre nouvellement paru à Québec. Je viens de le parcourir.

La manière dont ce petit volume est écrit me remet en mémoire une excellente réponse de M. l'abbé Caisse, professeur et orateur de premier ordre.

Un sujet quelconque étant donné (c'était au collège de l'Assomption, je crois,) un élève lui remit sa composition ; il y avait de tout dans ce travail, mais rien n'était bien clair.

— Que veux-tu dire avec toutes tes phrases, lui demande M. l'abbé Caisse, qu'il est cinq heures du matin et que le soleil se lève ?

— Oui, et je...

— Dis-le donc, malheureux, et ne fais pas tant d'histoires.

La réponse était excellente, mais il faut avoir écrit déjà beaucoup avant d'arriver à écrire simplement et à dire ce que l'on pense, et rien de plus.

M. Lemay, qui semble beaucoup aimer la musique, devrait se délier des consonances vicieuses.

Un père vient de perdre son enfant.

“ Un jour il fondit en larmes,” et ces trois stances pleines de tristesse (dont je ne cite que les trois premiers vers), tombèrent de sa plume :

J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière,
J'y rêve aussi souvent à cette bonne bière,
Où blanchiront mes os.

Cette bonne bière est difficile à avaler.

* *

Loin de moi l'idée de décourager l'auteur d'écrire davantage, et cela pour deux raisons : parce qu'un conseil de cette nature n'a jamais produit d'effet, et qu'un homme qui se croit écrivain, écrit, écrit quand même et malgré toutes les critiques ; puis, parce que M. Lemay est jeune et qu'il pourra mettre en pratique les exemples des hommes célèbres qu'il cite et qui doivent leurs succès au travail.

On ne jugera donc pas M. Lemay par cet ouvrage qui servira au contraire bientôt, quand il publiera un second livre, à prouver les progrès qu'il aura faits.

* *

Les vacances sont donc finies, au grand regret des écoliers et à la grande satisfaction des parents.

Le moment des adieux réveille cependant ce qu'il y a de bon et d'aimant dans le cœur des uns et des autres.

Quand la maman a fini d'empaqueter tout le bagage des garçons et des filles, et que le père donne le signal du départ, on se regarde, on reste interdit un instant, les yeux se mouillent et le dernier baiser est bien long et bien attendri ; car cette séparation, toute prévue qu'elle soit, toute nécessaire qu'elle puisse être, laisse dans l'âme une trace, un regret, presque un deuil et, le lendemain, les murs du collège sembleront bien froids à l'enfant, et la maison paraîtra bien vide et bien grande à la mère.

Au revoir, au revoir, au nouvel an !

* *

Les vacances sont finies !
Avocats et étudiants encombrant les bureaux de